

Le contre-maître fit un geste de désespoir. Deux grosses larmes roulèrent sur ses joues.

—Et cependant, fit-il d'une voix étranglée, et cependant, je vous adore. Ah ! madame Fortier, vous êtes dure. Vous êtes sans pitié. Vous me faites beaucoup souffrir.

III

Jeanne vit pleurer Jacques, et ces larmes d'un homme produisirent sur elle une pénible impression.

—Je vous cause de la peine en vous disant la vérité, répliqua-t-elle d'un ton plus doux. Je souffre de vous voir souffrir ; mais ma conscience, mon honnêteté, me commandent la franchise ! Ne pensez plus à moi.

—Ne plus penser à vous ! s'écria le contre-maître.

—Il le faut !

—Est-ce que je le pourrais !

—On peut tout ce qu'on veut. A partir d'aujourd'hui, je vous le demande, je vous en conjure, pour la mémoire de mon mari, pour moi, pour mes enfants, ne me répétez plus des choses que je ne veux pas entendre.

—Ainsi, vous me défendez même l'espérance ?

—Oui...

—Vous me fermez l'avenir ?

—Je le dois...

Jeanne, reprit Jacques d'un ton farouche, en saisissant violemment la main de madame Fortier, peut-être me délaignez-vous parce que je suis un simple ouvrier, n'ayant pour fortune que mon salaire, mais si je devenais riche, très riche, m'accepteriez-vous, alors ?

—Ne me parlez pas ainsi, balbutia la jeune femme en essayant de se dégager. Vous me faites peur.

Jacques poursuivit :

—Refuseriez-vous la richesse pour vous, pour vos enfants ?

—Taisez-vous !

—Eh bien ! non, je ne me tairai point ! Vous ne comprenez pas, vous n'avez jamais compris comment je vous aime ! Il faut que vous le sachiez enfin ! Je vous adore depuis cinq ans, depuis le premier jour où je vous ai vue, et de mois en mois, de semaine en semaine, de jour en jour et d'heure en heure cette passion a grandi. Tant que Pierre a vécu, j'ai gardé le silence ! Il m'appelait son ami ; sa femme était sacrée pour moi ! Il est mort, vous êtes libre. Pourquoi ne réclamerais-je pas ma part de bonheur en ce monde ? Cette part de bonheur, Jeanne, c'est vous ! Votre destinée est de m'appartenir un peu plus tôt ou un peu plus tard. Ne luttiez point contre elle, et je ferai de vous, je le jure, la plus heureuse des femmes.

Et, élevant jusqu'à la hauteur de son visage la main qu'il tenait toujours, il la pressa contre ses lèvres.

Jeanne se dégagea violemment.

—Vous perdez la raison ! murmura-t-elle.

—Est-ce ma faute ?

—Allez-vous donc me manquer de respect ?

—Que Dieu m'en garde ! J'éprouve pour vous, et vous le savez bien, autant de respect que d'amour.

Tandis que s'échangeaient les répliques de ce dialogue haché, fiévreux, le petit Georges, après avoir joué sur la route, commençait à trouver le temps d'arrêt un peu prolongé.

—Maman, fit-il, allons-nous-en, je m'ennuie. Allons-nous-en, mon ami Jacques.

Et il prit la main du contre-maître. Celui-ci et Jeanne se remirent en marche. Ils firent quelques pas sans prononcer une parole. Jacques était sombre.

—Donnez-moi ce bidon, dit-il tout à coup ; je veux le porter.

—Non, merci, nous voici presque arrivés ; d'ailleurs, ce n'est pas lourd, quatre litres de pétrole.

Le contre-maître ne put réprimer un mouvement de surprise et demanda :

—Vous vous éclairez donc au pétrole ?

—Oui, c'est moins cher, et vous savez que je dois avoir de la lumière toute la nuit dans ma loge.

—Sans doute, mais c'est dangereux le pétrole, et M. Labroue serait mécontent s'il apprenait que vous faites cette économie. Il ne veut pas qu'une seule goutte d'huile minérale entre dans l'usine.

—Je l'ignorais, fit Jeanne avec un étonnement mêlé d'inquiétude.

—Eh ! bien, prenez garde au patron. Il se fâcherait tout rouge, et quand il se fâche il n'est point commode.

—Dès demain je brûlerai de l'huile ordinaire. Je ne veux pas mécontenter M. Labroue.

On était arrivé près de l'usine dont la haute cheminée de briques, dépassant les toitures des ateliers, jetait dans l'air un long panache de fumée grisâtre. La porte était close. Jeanne s'avança pour frapper.

—Un dernier mot, lui dit Jacques.

—Lequel ?

—Ne me fixez aucune époque, prenez autant de temps qu'il vous en faudra, mais permettez moi l'espoir. Vous me le permettez, n'est-ce pas ?

—Non, Jacques.

—Quoi, pas même cela ! s'écria le contre-maître avec un éclat de colère en frappant du pied.

La jeune femme fut épouvantée du brusque changement qui venait de s'opérer dans la physionomie et dans le son de la voix de son interlocuteur. Elle se hâta vers la porte. Jacques lui barra le passage.

—Ne me désespérez pas, croyez-moi ! murmura-t-il les dents serrées. Cela vaudra mieux !

Jeanne, voulant se débarrasser du contre-maître qui lui faisait réellement peur, répondit :

—Eh bien, plus tard, nous verrons.

—Bien vrai ?

—Sans doute.

Le visage de Jacques se détendit. L'expression farouche empreinte sur ses traits s'effaça.

—Ah ! fit-il en poussant un soupir d'allègement, enfin, voilà une bonne parole ! J'en avais grand besoin. Elle me rend force et courage. Merci !

Jeanne avait frappé. La porte tourna sur ses gonds. La jeune veuve franchit le seuil de la cour avec son fils. Jacques vint ensuite et referma la porte derrière. Une femme sortit de la loge et dit :

—Vous voilà de retour, m'ame Fortier ? Je retourne à l'atelier bien vite, heureusement que je suis à mes pièces, car sans ça notre surveillante aurait trouvé le temps long.

—Allez, ma bonne Victoire, et merci de votre complaisance.

—Il n'y a pas de quoi, m'ame Fortier, tout à votre service, et l'ouvrière prit le chemin des ateliers.

Le contre-maître embrassait le petit Georges.

Jeanne ouvrit la porte d'une resserre voisine de la loge, et sur une des tablettes qui s'y trouvaient plaça son bidon à pétrole, en disant à haute voix :

—Comme ça, le gamin ne pourra pas le renverser en s'amusant.

—Prenez bien garde au feu ! fit observer Jacques.

—Oh ! soyez sans crainte.

—C'est que les bâtiments sont légers. Partout des cloisons en voliges. Il suffirait d'une étincelle pour que ça flambe comme une poignée d'allumettes chimiques !

—N'ayez crainte, M. Garaud, répéta Jeanne en refermant la porte de la resserre.

Jacques lui tendit la main et, comme elle semblait hésiter à la prendre, il balbutia :

—Est-ce que vous m'en voulez ?

—Non, certainement, je ne vous en veux pas, répliqua la jeune femme ; mais, je vous en prie...

Le contre-maître l'interrompit.

—Oh ! je ne vous dirai plus rien de ce qu'il vous déplaît d'entendre, reprit-il ; seulement, n'oubliez pas que vous m'avez donné une parole d'espoir. L'espérance me rendra fort ! Un jour je viendrai vous dire : "Ce n'est plus seulement ma tendresse que je vous apporte. C'est encore la fortune pour vous, pour vos enfants." Ce jour-là, consentirez-vous à vous appeler madame Garaud ?

—Pour mes enfants, peut-être, balbutia Jeanne avec émotion.

—Je n'en demande pas plus, je suis content, donnez-moi la main.

—La voici.

Jacques serra cette main dans la sienne et s'éloigna.

Le contre-maître était un homme de trente ans environ, ce qu'on appelle dans le langage populaire un "beau gars" ; un solide gaillard, bien bâti, bien campé, bien musclé, un véritable type de souplesse et de vigueur. Ses traits manquaient de distinction, quoiqu'ils fussent d'une grande régularité. Son regard exprimait l'intelligence, mais non la franchise. Sa lèvre inférieure épaisse dénotait un tempérament sensuel et des passions violentes. Sa chevelure épaisse, coupée court et d'une teinte rouge très foncée, donnait quelque chose de dur et parfois de cruel à l'ensemble de son visage.

Garaud était un ouvrier mécanicien de premier ordre, et de plus très exact, très consciencieux dans

son travail, M. Labroue avait voulu se l'attacher sérieusement. Depuis six ans, il appartenait à l'usine en qualité de contre-maître. Le patron, qui était un inventeur en même temps qu'un industriel, ne dédaignait point de le consulter à l'occasion, et s'en trouvait bien.

Jacques avait des idées ingénieuses, et ce qui valait mieux, des idées "pratiques." Jacques connaissait ses dispositions naturelles, ses aptitudes, et souvent, pour les développer plus encore, il consacrait une partie de ses nuits à l'étude de livres spéciaux. Des rêves d'ambition fiévreuse le hantaient. Il se disait qu'il ne végéterait pas toujours sans doute, et qu'une occasion se présenterait tôt ou tard de voler de ses propres ailes et de prendre sa place au soleil, une large place !

(La suite au prochain numéro.)

LE PALAIS DE GLACE

(Voir gravure)

Le palais de glace de 1885, qui surpasse, par ses proportions et sa beauté, ceux des années précédentes, a 160 pieds de longueur et 120 pieds de large ; à chaque extrémité s'élèvent deux tours oblongues de 38 pieds de hauteur et percées par une porte d'entrée conduisant à l'intérieur du palais. Quatre autres tours rondes, de 44 pieds de hauteur, ornent la façade et l'arrière. Les espaces entre ces quatre tours sont occupés par des portes en forme d'arche.

Les murs qui réunissent les tours oblongues et les tours rondes viennent se réunir à angle droit, et à leur point d'intersection, la tour centrale s'élève à 100 pieds de hauteur. Cette tour centrale est flanquée d'un côté de tours simples et de l'autre de tours doubles. Ces tours doubles ont 40 et 50 pieds de hauteur et les autres 70 pieds.

Vu à la lumière du jour, par un pâle soleil d'hiver, cet édifice en glace n'est pour ainsi dire que surprenant, mais c'est surtout le soir, sous les rayonnements des lumières électriques, qu'il faut le voir. Alors, l'effet produit par cette masse miroitante et étincelante est vraiment féérique. On dirait que le tout a été taillé dans une montagne de cristal par la main d'un architecte surnaturel.

Chaque morceau de glace a 3 pieds 4 pouces de longueur sur une épaisseur d'environ 15 pouces, et et il a fallu 16,000 de ces blocs pour construire le palais. Chaque morceau de glace est nettoyé et taillé dans la forme voulue avec de larges haches et mis en place ; deux ou trois autres hommes sont occupés à verser de l'eau dans les interstices, pour faire du tout un morceau compacte.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Voici une excellente lotion pour arrêter la chute des cheveux : Scieure de bois, 180 grammes ; esprit de vin, 360 grammes ; esprit de romarin, 60 grammes ; teinture de muscade, 15 grammes. Faire macérer pendant quinze jours, filtrer et employer ce liquide en friction soir et matin.

RÉCRÉATIONS EN FAMILLE

No. 46.—CHARADE

Si mon Premier est cher, mon Second l'est aussi ; C'est, pour trouver mon Tout, ce qu'il faut faire ici.

No. 47.—LOGOGRIPE

Je suis sur mes huit pieds une ville de France ; Mais si tu veux, lecteur, me mettre en deux métiers, Alors mon premier corps t'offre son assistance Pour passer mon second sans te mouiller les pieds. Mlle Titite, Montréal.

SOLUTIONS :

No. 43.—Le mot est : Rime.

No. 44.—Le mot est : Jugement.

No. 45.

Blancs.	Noirs.
1 T 5e D	1 R 1er F
2 T 5e C R	2 R 1er R
3 T 8e C, échec et mat.	

ONT DEVINE :

Problèmes.—Mlle L. Marchand, Montréal ; Dame Carlite Roy, Côte-des-Neiges ; C. G. F., Montréal ; Mlle Elise, Fistonnet, Montréal ; Alexis Lavoie, Québec ; Mlle Titite, Montréal.

Rébus.—Un abonné, Wotton ; T. Guy, Montréal.